

Quand il se réveilla, le soleil brillait depuis longtemps ; la veuve et Christly étaient levés, les meubles de la cabane étaient soigneusement frottés, et il vit ses vêtements neufs, ceux qu'il conservait pour les jours de fête, pliés sur un petit escabeau placé près de son lit.

Il s'habilla à la hâte, l'œil radieux ; le sourire aux lèvres, car il pensait à Marguerite, avec qui il allait causer longtemps en toute liberté. Désormais ses journées ne seraient plus vides, le travail ne lui semblerait plus monotone, ses amis ne seraient plus d'importuns bavards ; il n'aurait plus besoin de raconter son chagrin aux sapins et aux chênes de la forêt. Il ne serait plus jaloux de la joie des autres Marguerite était revenue.

En ce moment la veuve sortit de sa chambre.

— Avez-vous bien dormi, ma mère ? lui demanda Fritz en allant l'embrasser.

— Mal ! très-mal ! répondit la Marannelé qui, en effet, était encore plus pâle que de coutume. J'ai rêvé de toi et de Gretlly.

— Alors vous avez vu deux fantômes joyeux, n'est-ce pas ?

— Tristes comme la mort, Fritz.

— Voyons, mère, chassez ces idées lugubres et dites-moi si j'ai bonne mine avec mes habits neufs ? Vos yeux valent mieux qu'un miroir.

— Tu es vraiment un beau garçon, Fritz, dit la veuve en le regardant avec une complaisance involontaire, mais Gaspar Melzer aime mieux entendre sonner l'argent dans la poche d'un vieil habit que de sentir le vide dans la poche d'un habit neuf.

— C'est ce que nous saurons bientôt, répliqua en souriant le jeune incrédule. Adieu, bonne mère.

Et il fit un pas vers la porte. Mais la Marannelé l'arrêta en lui désignant de la main la table sur laquelle étaient posés une corbeille d'œufs durcis, une miche de seigle et une cruche de cidre :

Dans ton impatience, Fritz, tu ne t'aperçois pas que tu pars sans songer à manger.

— A quoi bon ? le bonhomme m'a bien prié d'aller lui rendre visite ce matin, et vous ne supposez pas qu'il voudra déjeuner sans moi.

— N'importe ! mange toujours un

morceau et bois un coup, répondit la veuve en secouant la tête ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Blessé de cette insistance, Fritz fronça légèrement les sourcils, et pour dissimuler sa contrariété, il poussa son escabeau devant la table et brisa la miche en deux.

— Vous le voulez absolument, ma mère, je vais vous obéir ; mais je vous prévienne que la joie m'a ôté l'appétit.

Il eut bientôt terminé son frugal repas et put enfin dire adieu à la Marannelé sans qu'elle cherchât davantage à le retenir.

Elle alla s'appuyer contre la fenêtre et le suivit longtemps des yeux. Quand il eut tourné l'angle du chemin, elle poussa un soupir, et une larme descendit lentement le long de sa joue creuse.

Cependant son fils, insouciant de cette douleur, arpentait à grand pas, tout en sifflant la ronde des sabotiers, le vert chemin qui menait chez Melzer.

Le logis du bonhomme avait sa façade sur la place, et n'était séparé de la maison commune que par une ruelle étroite et tortueuse qui s'allongeait vers la campagne. C'était une large tour carrée, dernier débris de l'ancien château, dont il ne restait plus d'autre vestige. Sa construction de pierres massives et à demi rongées par la dent des siècles, ses fenêtres découpées en forme de meurtrières et grillages, lui donnaient un aspect sinistre.

Après avoir monté trois marches dégarnies, qui semblaient plaider en séparation, le visiteur trouvait à la hauteur de sa main, un lourd heurtoir jauni par la rouille et au-dessus, à la hauteur de l'œil, un petit guichet à losanges de fer méplat très serrés, à travers lesquelles le châtelain pouvait néanmoins, de l'intérieur, examiner le visage de celui qui frappait.

Une petite porte basse, voûtée et bardée de lames de fer, donnait bien sur la ruelle, mais le vieux Gaspard l'avait condamnée lorsqu'il prit possession de cette tour froide et noire.

En traversant la place d'un air de triomphe, Fritz rencontra quelques commères qui puisaient de l'eau à la fontaine, et il les salua d'un signe de tête.

— Oh ! oh ! s'écria l'une d'elles, éton-